

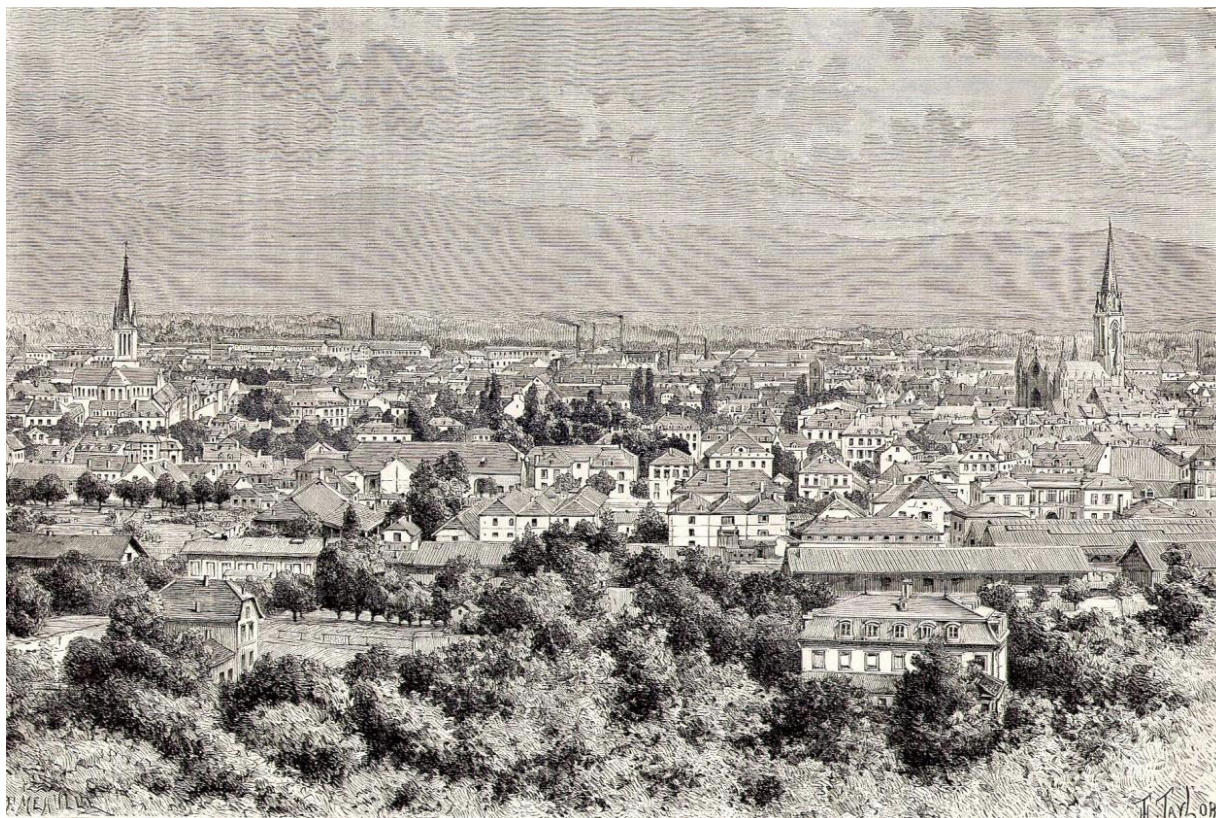
# Centraliens alsaciens célèbres

Par Yves Antuszewicz

Source : Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse

Tome LXXXVI n°8 Novembre 1920, p. 244-247

---



Vue générale de Mulhouse. Dessin de Taylor, d'après une photographie de Kobler-Dörtz.

## L'ORIGINALITE DE CERTAINS CENTRALIENS ALSACIENS

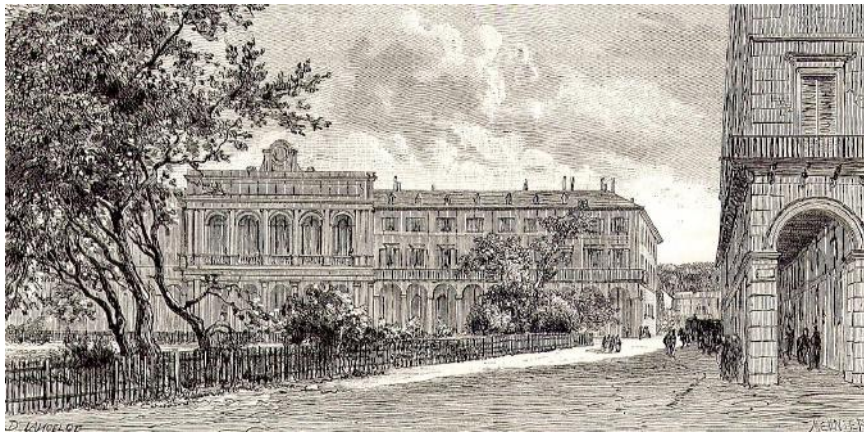
Il est bien difficile de trouver, en dehors du cas alsacien, de pareilles lignées de Centraliens d'une même famille ! C'est du moins ce qui apparaît lorsque nous consultons l'annuaire de l'Association des anciens Elèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures.

En effet, s'il n'est pas rare de voir dans cet annuaire de longues listes d'Anciens portant le même nom, il faut se rendre à l'évidence : cela résulte de la banalité des noms en question, qui recouvrent un nombre important de familles différentes, dont l'origine commune remonte probablement à la nuit des temps.

Dans le cas alsacien, certains noms correspondent à la même famille, et l'on est à peu près certain de trouver un lien de parenté entre ces Centraliens. Tous ces ingénieurs n'ont pas été à proprement parler des « célébrités », mais il est relativement aisé de les identifier.

L'histoire de ces familles alsaciennes remonte parfois à très loin : entre le XII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, et a été étudiée par un certain nombre d'historiens locaux<sup>1</sup>.

Dans le cas des ingénieurs, une source d'information importante se trouve aux archives de la Société Industrielle de Mulhouse.



Hôtel de la Société industrielle de Mulhouse.  
Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

Dans le cadre de notre approche, il était exclu d'aller puiser à ces sources ; la consultation de quelques livres nous a paru suffisante.

Le livre de base utilisé fut celui des historiens Michel Hau et Nicolas Stoskopf : « *Les dynasties alsaciennes* », livre très documenté qui embrasse l'ensemble de la question sans se focaliser, comme nous l'avons fait, sur l'Ecole Centrale.

Un autre livre nous a permis de puiser des biographies de Centraliens, le livre de François Bernard sur La Société Alsacienne de Constructions Mécaniques des origines à 1965. Cette entreprise est à l'origine de deux grandes firmes multinationales : les firmes Alcatel et Alstom.

François Bernard a, lui aussi, fait œuvre d'historien particulièrement minutieux dans cette très belle monographie d'entreprise. J'avais eu la chance de m'en servir lorsque, au tout début de ma retraite, je m'étais attelé à la réalisation de quatre monographies d'entreprises familiales : trois à Remiremont, où je suis né, et une à Troyes, où mon grand-oncle Centralien Paul Antuszewicz a

---

<sup>1</sup> Nous citerons, entre autres, l'archiviste Edouard Benner, le journaliste Ernest Meininger, Georges Hartmann, Auguste Dollfus, Charles Thierry-Mieg, Ernest Blech, Mathieu Mieg, etc. (Le jeu des 13 familles, B. Binger)

fondé une entreprise peu de temps après être sorti de l'Ecole.

Pour le reste, j'ai pu trouver des éléments de généalogie dans les volumes des Filiations Protestantes, réunies par Eric Bungener, dans les Tableaux généalogiques de la famille Koechlin, en ma possession, ainsi que l'introduction de Ernest Meininger aux Tableaux généalogiques de la famille Blech, que j'avais eu le loisir de numériser lors du début de la réalisation de ma monographie sur la première entreprise familiale<sup>2</sup>.

Dans le cas particulier de la famille Schlumberger, j'ai puisé dans un livre remarquable, assez difficile à trouver, celui de Clarisse Schlumberger : « *Schlumberger racines et paysages* »

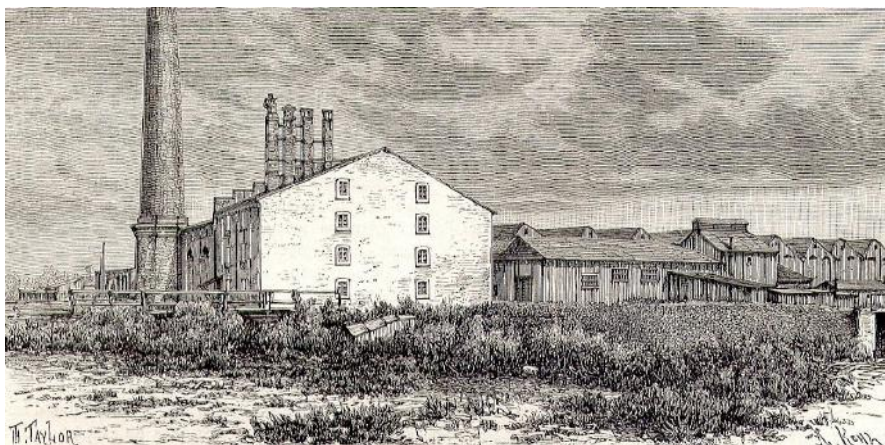
## LES GRANDS NOMS DE FAMILLES INDUSTRIELLES ALSACIENNES

Nous sommes amenés à distinguer les origines religieuses et géographiques des familles, car les mécanismes de fonctionnement, lors de la création des entreprises, ne sont pas exactement les mêmes.

### Les familles protestantes

Ce sont les plus nombreuses et leurs creusets sont localisés à Mulhouse principalement, mais aussi dans d'autres villes telles que Sainte-Marie-aux-Mines, « la ville aux cent fabriques », Bischwiller, le « *Mulhouse du Bas-Rhin* ».

La première indienne fut fondée à Mulhouse en 1746, par les familles Dollfus et Koechlin.



Vue extérieure d'une fabrique d'impression.  
Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Thierry-Mieg.

---

<sup>2</sup> La filature Alexandre et Schwartz Frères à Remiremont.

De façon générale, on parle fréquemment d'un « noyau dur » des grandes familles alsaciennes comportant les noms : Hartmann, Grosheintz, Risler, Schlumberger, Hofer, Roppolt, Engelmann, Reber, Ziegler, Eck, Fries, Koechlin, Wagner... associées à : Blech, Dollfus, Feer, Huguenin, Schmalzer, Steinbach, Mieg, Schwartz<sup>3</sup>.

### Les familles catholiques :

Les villes catholiques d'Alsace n'ont pas engendré de mouvement collectif d'industrialisation comparable aux localités protestantes. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Haguenau, la catholique, était nettement surclassée du point de vue de l'industrie par sa voisine Bischwiller.

Il n'y a guère qu'une seule ville catholique, Sélestat, où se déclencha un mouvement d'industrialisation aboutissant à une spécialisation locale. Nous ne pouvons pas, dans le cadre de ce travail, entrer dans les détails, car ce sont chaque fois des cas particuliers, et ce n'est pas vraiment l'objet de notre étude. Nous trouvons :

- des Hoffmann exploitant la plus grande usine de séchage de garance à Geisselbronn de 1774 à 1781
- le faïencier Hannong
- les filateurs et tisseurs Titot et Chastellux, vers 1840
- les Roswag fabricants de tamis pour les verreries ainsi que des toiles métalliques en laiton pour l'industrie de la papeterie
- les Bian à l'origine du premier tissage de coton d'Alsace, à Sainte-Marie-aux-Mines
- Xavier Jourdain, qui fonda un atelier de constructions mécaniques à Altkirch en 1827
- les frères Coulaux (Jacques et Julien) qui édifièrent dans le Bas-Rhin un véritable empire industriel dans le domaine des armes blanches, à partir de la Révolution<sup>4</sup>, etc.

La démonstration pourrait se poursuivre par l'évocation des Herzog, Gilardoni, Mertian, Muller, Seillière, Viellard, etc. Contrairement aux idées reçues, les catholiques ne restèrent pas en Alsace à l'écart du mouvement d'industrialisation. Rien ne permet de diagnostiquer chez eux une carence de l'esprit d'entreprise. Bien au contraire, l'entreprise « catholique » est chaque fois le produit d'une sorte de petit exploit réalisé par une forte personnalité, capable de saisir les opportunités au moment où elles se présentent. On sortait moins du rang du côté de Bischwiller ou de Sainte-Marie-aux-Mines.

---

<sup>3</sup> Le jeu des 13 familles, B. Binger.

<sup>4</sup> C'est à Mutzig qu'on fabriqua le fameux fusil Chassepot entre 1866 et 1869.

### Les familles juives

Les cas de création d'entreprises à capitaux d'origine juive sont nettement moins fréquents, ceux-ci étant davantage orientés vers le commerce ou la banque que vers l'industrie. C'est pourquoi nous trouvons moins de juifs alsaciens que de protestants ou de catholiques dans les ingénieurs de l'Ecole Centrale.

Une exception, toutefois : les Dreyfus, dont la liste d'anciens élèves est fournie, mais pour laquelle nous ne possédons pas les éléments généalogiques permettant de confirmer des filiations, sauf dans le cas de Pierre Dreyfus, un des deux enfants d'Alfred Dreyfus. Pierre aurait été admis à Centrale en 1910, mais les dates d'obtention du diplôme varient : 1913 dans l'Annuaire de l'Ecole, 1918 ou 1919 dans Les dynasties alsaciennes<sup>5</sup>.

Liée à cette famille, nous trouvons dans le monde industriel alsacien les Lantz, à l'origine d'une maison de commerce de toiles peintes en 1818, à Mulhouse. Le Centralien Pierre Lantz fait-il partie de cette famille ?

### Le système alsacien de création d'entreprises

Des familles mettaient en commun leurs ressources, afin de créer une entreprise capable de durer et résister aux crises.

Certaines familles comptaient dans leurs rangs des banquiers, participant aux financements nécessaires lors de la création des entreprises.

Les bénéfices générés par l'entreprise y étaient souvent réinvestis dans leur totalité, du moins dans le cas des familles protestantes.

### La course aux diplômes

Certains fondateurs, dont les connaissances techniques étaient insuffisantes, envoyaient leurs fils se former dans les classes préparatoires puis dans les écoles d'ingénieurs parisiennes. Après avoir appris dans leurs officines ou leurs ateliers la chimie des couleurs et suivi les cours des savants parisiens, ces industriels alsaciens firent confiance pour la formation de leurs fils aux écoles d'ingénieurs. Cette orientation répondait à un double objectif : donner à de futurs dirigeants une culture scientifique et technique qui paraissait essentielle, et leur offrir un gagne-pain si l'entreprise familiale venait à être liquidée.

---

5 « Le fils d'Alfred Dreyfus, Pierre, survécut. Il participa aux batailles de Mulhouse, de la Marne, de l'Oise, de la Champagne, de Verdun, de la Somme, à l'offensive Nivelle, aux combats de l'offensive Ludendorff au cours desquels, en juin 1918, il fût sérieusement atteint par les gaz, puis participa à la contre-offensive des Alliés. Il termina la guerre avec le grade de capitaine, trois citations, la croix de guerre avec palmes et la Légion d'honneur. Il revint à la vie civile et passa le diplôme d'ingénieur à Centrale. » [D.A.]

A Mulhouse, les jeunes gens commençaient par suivre les cours de l'Ecole de chimie, pratique assez banale et, de ce fait, rarement mentionnée dans les généalogies ou les nécrologies, puis dans un nombre croissant de cas, ceux d'une grande école parisienne, l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, l'Ecole polytechnique ou le Conservatoire National des Arts et Métiers. A la troisième génération des descendants des fondateurs de dynasties industrielles, ce cursus devint, sinon systématique, du moins très fréquent : ainsi chez les Schlumberger, les cinq fils<sup>6</sup> de Nicolas suivirent les cours de l'Ecole centrale; leur cousin germain, Jules-Albert, avait été l'élève du CNAM.

Chez les Kœchlin, André perdit en 1837 son unique fils André, un jeune polytechnicien de vingt-trois ans et reporta en partie ses espoirs sur deux de ses gendres, Léon et René de Maupeou, tous deux polytechniciens.

Chez les Dollfus, Jean, fils de Daniel Dollfus-Mieg, dut se contenter d'un apprentissage commercial commencé à quinze ans, mais son frère Emile suivit les cours du CNAM et leur neveu Gustave (1829-1905) sortit de Centrale<sup>7</sup>. Le fils d'Emile, Auguste (1832-1911), ne dépassa pas les baccalauréats ès lettres et ès sciences, mais il fut à l'origine de deux nouvelles générations de Centraliens.

Un peu plus loin, à Wesserling, les fils aînés de Jacques-Gabriel Gros, Albin et Aimé, destinés à prendre la succession, sortirent tous les deux de Centrale, tandis que les cadets furent davantage libres de leurs choix.

A côté de ces ingénieurs diplômés, beaucoup d'autres entrepreneurs alsaciens continuèrent à être des autodidactes et à recevoir une formation scientifique et technique non sanctionnée par un diplôme. On se bornera à un seul exemple : un des plus brillants dirigeants d'André Kœchlin & Cie, Henri Thierry-Kœchlin (1813-1893), sortit du système scolaire à quinze ans et pendant quatre ans, fut l'élève de Jérémie Risler. A dix-neuf ans, il dirigea une filature et devint un spécialiste des machines textiles. Il fut, durant plusieurs années, secrétaire du comité de mécanique de la Société industrielle de Mulhouse et rédigea dix-neuf mémoires dans le bulletin de la Société.

Cette course au diplôme reste néanmoins pour le XIX<sup>e</sup> siècle, une spécificité alsacienne. Ainsi, selon Jean Lambert-Dansette, le Nord textile dut attendre 1851 pour avoir son premier diplômé de l'Ecole centrale, alors que l'Alsace en comptait déjà près d'une dizaine. Sur un échantillon représentatif du patronat alsacien du Second Empire, on compte 21 % d'anciens élèves de grande école auxquels s'ajoutent 12 % qui ont reçu une formation supérieure scientifique.

---

<sup>6</sup> Nous n'avons trouvé que deux diplômés de l'Ecole Centrale : Henri Dieudonné et Jules. (YA)

<sup>7</sup> Les Patrons du Second Empire, de Nicolas Stoskopf, Paris, Picard-Cénomane, 2002.

A la cinquième génération, c'est-à-dire celle qui accéda à la direction des entreprises à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ou au début du XX<sup>e</sup>, on trouve 29 % d'ingénieurs formés à Centrale, au Polytechnicum de Zurich et plus rarement, à Polytechnique, alors que la fréquentation des universités scientifiques a pratiquement disparu. Les analyses convergent donc pour estimer que près d'un industriel alsacien sur trois était un ingénieur diplômé entre 1850 et la Seconde Guerre mondiale.

---

SOURCES :

[A. C. M.] : L'Alsacienne de Constructions Mécaniques des origines à 1965, François Bernard, 2000, Presses Universitaires de Strasbourg

[A. T. A. L.] A travers l'Alsace et la Lorraine, par Charles Grad, de l'Institut de France, revue Le Tour du Monde, 1883.

[D. A.] : Les dynasties alsaciennes, Michel Hau et Nicolas Stoskopf, Perrin

[F. P.] : Filiations Protestantes, réunies par Eric Bungener, Editions Familiales

[H. P.] : Herbarz polski, Tadeusz Gajl, L&L, Gdansk 2011. [M. D. D.] : Mémoire de DEA de Pierre Durupt. [S. R. P.] : Schlumberger racines et paysages, Clarisse Schlumberger, Oberlin

[T. G. F. B.] : Tableaux généalogiques de la famille Blech (introduction de Ernest Meininger)

[T. G. F. K.] : Tableaux généalogiques de la famille Koechlin